FRC 17638 A

Case FRC 20087

DISCOURS

Sur les dangers de la contagion du Modérantisme, & les moyens de former l'esprit public, lu dans la Séance du Club national de Bordeaux le 2 Floréal de l'an deuxième de la République française, une & indivisible;

Par Marc-Antoine JULLIEN, Agent du Comité de Salut public de la Convention nationale dans les Départemens maritimes, et Président du Club national de Bordeaux;

Imprimé par Délibération du Club national.

L'aristocratie croira triompher dans Bordeaux, Frères et Amis, tant que le Club national de Bordeaux n'aura pas acquis ce degré d'influence, cette prépondérance forte et puissante qui fait d'une bonne Société populaire un corps vivant de l'opinion publique. Pénétrez-

THE NEWBERRY LIBRARY

vous bien de cette vérité ; sachez en profiter pour vous rendre plus assidument aux séances, pour offrir toujours dans cette enceinte une masse nombreuse de Républicains et de Républicaines, pour ajouter à l'intérêt de cette réunion par des discussions vastes, importantes, dignes de fixer l'attention, d'occuper les esprits, de captiver les cœurs.

Que chacun, à son tour, vienne payer son tribut au Peuple ; qu'il apporte ici le résultat de ses réflexions, dont il doit compte à ses Concitoyens. Il nous faut moins de grandes lumières que des intentions pures, des Orateurs habiles que des hommes vertueux. Gardez-vous d'éloigner de la Tribune, par un accueil peu favorable fait à son opinion, le bon Sans-Culote qui peut manquer d'instruction, mais qui ne manque point de patriotisme ; qui peut s'énoncer mal, mais qui pense bien ; qui sent plus fortement encore, et dont la bouche austère ne sait point voiler la vérité. Faut-il donc, pour défendre les principes sacrés de la nature, un esprit sublime, des talens rares, du génie ? ou plutôt le génie n'est-il pas toujours dans le sentiment d'une passion belle et généreuse, de l'amour de la Liberté, de la Patrie ?

Je viens aujourd'hui vous développer quelques réflexions que je crois utiles

pour déjouer les menées du modérantisme, les espérances de l'aristocratie, les machinations des s crets conspirateurs, pour bien montrer la nécessité indispensable que le Peuple soit arraché à cette inclination vers la mollesse et le repos, qui seroient la mort de la Patrie et la cause de maux affreux.

Un Sénateur romain avoit l'usage, sur quelque matière qu'on lui demandât son opinion, de commencer par ces mots : *détruisons Carthage.* Hé bien, quelle que soit la question à l'ordre du jour dans une société populaire, un Républicain doit commencer par cette leçon toujours offerte aux yeux du Peuple : soyons fermes et révolutionnaires. Qui s'arrête en révolution, a déjà reculé.

L'Histoire nous dit du père d'un grand scélérat, de Philippe de Macédoine, qu'il avoit un esclave près de lui, chargé de lui dire tous les matins : *souviens-toi que tu es homme.* Hé bien, il seroit à desirer que dans chaque Société populaire, il y eût un Républicain qui tous les soirs dît au Peuple : souviens-toi que tu es dans un instant de révolution.

Les Annales de l'Empire nous rapportent dans la vie de ce Titus, qu'on avoit surnommé les délices du genre humain, qu'il regardoit comme perdu le jour où il n'avoit fait aucune bonne action. Hé

bien, dans une Société populaire, le Président devroit chaque soir, à la clôture de la séance, demander aux Citoyens réunis : qu'avez-vous fait contre le modérantisme ? Elle seroit déclarée perdue et vouée à l'oubli, celle qui n'auroit été consacrée par aucun acte vraiment utile et révolutionnaire; et croyez que le nombre de ces séances mortes et stériles seroit bientôt nul, et qu'un pas de plus seroit fait chaque jour dans la carrière que nous avons à parcourir.

Citoyens, je parois me répéter souvent ; je reviens tous les jours sur les mêmes choses ; je fatigue vos oreilles des mêmes leçons. Oui sans doute, parce que les mêmes périls sont là; parce que les ennemis de la Liberté rodent furtivement autour de l'Arche sainte ; parce que le dogue, fidèle gardien d'une ferme, doit aboyer au moindre bruit; parce que l'oye du Capitole crie pour éveiller Manlius et les Romains ; parce que nous aussi, nous sommes dans le Capitole, et qu'à la faveur d'ombres noires et de ténèbres épaisses, les Gaulois veulent pénétrer dans le Fort. Les Gaulois, ce sont les Aristocrates, les Modérés, les Feuillans. Malheur à nous, si nous admettons un instant le sommeil ! Craignons qu'il ne devienne celui de la mort.

Des promenades annuelles, je dirois

presque dans toutes les parties de la France, depuis la révolution, peuvent procurer une certaine expérience des hommes et des choses. Qu'ai-je vu ? Que par-tout une pente involontaire entraînoit le Patriote le plus pur vers la modération et la foiblesse. Voilà pourquoi nos ennemis ont eu tant d'avantages ; voilà pourquoi les Sociétés populaires, après des épurations réitérées, ont encore besoin de se régénérer ; voilà pourquoi la justice tardive de Capet et de ses complices, de Custines et de quelques Généraux conspirateurs, de Brissot et de ses adhérens, n'a pas empêché que la trahison n'existât encore, et que plusieurs des Agens de Pitt et des Puissances coalisées ne fussent dans notre sein, et même n'occupassent les emplois que donnoit le Peuple. Voilà pourquoi l'esprit public, après tant de moyens mis en œuvre pour l'élever, retombe toujours, et marche, sinon à pas d'écrevisse, au moins à pas de tortue. On peut le comparer au flux et reflux de la mer ; mais il monte avec lenteur, et sa chûte, quand il descend, est rapide et précipitée.

Voulez-vous entrer dans les détails des petites intrigues qui contribuent à propager le modérantisme ? car nous devons nous répéter les uns aux autres ce qui peut nous instruire. La classe des Modérés voit avec effroi la ligne de démar-

cation qui existe entre elle et la classe des Républicains. L'austérité révolutionnaire de ces derniers, leur attachement invariable auxprincipes intimident les autres. Ne pensez pas néanmoins qu'ils attaquent de front cette sévérité de caractère. Ce seroit la vague impuissante qui se briseroit contre un rocher. Ne pensez pas que les Modérés fassent une guerre ouverte aux Patriotes; ils n'ont pas pour cette lutte un assez mâle courage; ils nous assassinent en nous caressant. De pompueux festins, où règne une mielleuse politesse, où sont prodigués avec affectation les mots de *fratèrnité*, *sans-culotes*, *républicanisme*; des réunions dont le prétexte cache la véritable cause, des voix mélodieuses, des jeux, des fêtes, des soirées, des plaisirs; telles sont les armes perfides qui, dirigées par un adroit modérantisme, tuent la rigidité républicaine. Peut-on dire jusqu'où va l'influence d'une conversation particulière, d'un entretien familier, d'un sourire, d'un regard? Aura-t-on la fermeté de poursuivre celui dont on vient de recevoir l'hospitalité, à la table duquel on a été admis, dans l'ame duquel on vient de s'épancher? Non, et c'est-là que l'énergie la plus sévère se fond, comme la glace qu'on approche du brasier. Un vieux proverbe trouve ici son applica-

tion : *dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* Hé bien, je le déclare ; malheur au Républicain qui n'aura pas la force de s'arracher de la société d'un Modéré.

Je sais qu'il est des hommes estimables, Patriotes, qui sont loin de vouloir nuire à la révolution, dont l'entretien est fait pour plaire, dont l'esprit et les graces sont propres à séduire, dont l'humanité mal entendue est le seul défaut. N'importe ; il faut les fuir comme ces roses qu'on ne peut toucher sans s'exposer à leurs épines. Il faut craindre une douce contagion, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus cachée. Le serpent se glisse sous les fleurs. Le Modéré, même sans le vouloir, fait gagner le vice de son tempérament politique à l'homme qui le fréquente. Faites boire un enfant dans le verre d'un autre enfant qu'on vient d'inoculer, vous l'inoculez aussi, sans en avoir le dessein. Qu'un Républicain mange à la table d'un Modéré, sans intention de la part de l'un ni de l'autre, le mal gagne, et le républicanisme s'affoiblit.

On trouvoit, dit la Fable, dans l'Empire de Venus, un air mou qui rendoit les esprits languissans, qui portoit le cœur à la tendresse, énervoit les courages, faisoit couler dans les yeux une flamme douce et brûlante : on respiroit l'amour

par tous les pores ; on respire, malgré soi, le venin aristocratique dans la maison d'un Aristocrate. L'homme qui se laissera prendre aux appas d'une Muscadine, sera bientôt Muscadin. La transmission des habitudes est insensible et rapide.

J'ai vu la Républicaine la plus prononcée, devenir anti-Républicaine par l'effet de l'amour qu'un Patriote déguisé avoit sçu lui inspirer. J'ai connu aussi un jeune Républicain que l'aristocratie, n'ayant pu corrompre ni par l'or, ni par les honneurs, ni par les promesses mensongères, espéra séduire par les appas de la jeunesse, de l'innocence, de la beauté. Son ame étoit neuve encore, pure, ingénue, peu défiante ; son cœur ardent et tourmenté du besoin d'aimer. Il n'avoit point sucé la vile soif des richesses ; la faim de l'ambition étoit ignorée de lui ; mais il étoit sensible aux graces, à la vertu. On lui fit voir une jeune personne intéressante, aimable, spirituelle, passionnée ; on lui cacha sa naissance. Ses regards amoureux ne virent que sa maîtresse ; il aima, fut aimé. Prêt à s'unir par les liens de l'hymen, à voir couronner une tendresse mutuelle, il apprend que son amante est fille d'un ci-devant, d'un homme suspect, que peut-être il devra frapper. Les larmes d'une épouse arrêteroient son bras ; l'amour combattroit le

devoir ; et qui peut s'exposer avec sécurité à l'issue d'un pareil combat ? S'il étoit simple Citoyen, s'il appartenoit à lui seul, il ne verroit que sa compagne, et s'embarrasseroit peu du sang dont elle sort; il trouveroit même une douce jouissance à pouvoir arracher une victime innocente à une caste proscrite. Mais il s'écrie:

Non : j'appartiens au Peuple, à lui seul est ma vie,
Mon cœur. Je lui dois tout, je suis à la Patrie.
Un sevère devoir ordonne qu'en ce jour,
De mon cœur déchiré j'arrache mon amour.
J'obéis. . . . . .

Il se condamne lui-même à la privation de celle qu'il adore ; il y renonce, et l'amour de la Patrie le dédommage. Peuple ! dans ton amitié constante, qu'il travaillera toujours à mériter, il devra trouver sa consolation et sa récompense.

Citoyens et Citoyennes, j'ai beaucoup insisté sur l'effrayante contagion du modérantisme. C'est elle qui fit dominer la contre-révolution dans vos murs, qui fédéralisa Marseille, qui fit que Lyon, cette Cité florissante, offre aujourd'hui les tristes restes de la guerre et de l'incendie. J'ai réuni les préceptes, les exemples ; j'ai accumulé les citations, j'ai répété mes premiers discours. Pareil au fleuve qui forme dans son cours des replis tortueux, et ne peut se résoudre à quitter de charmans rivages, je tourne autour de mon

sujet et ne puis l'abandonner, tant je vois qu'il est utile de retracer au Peuple les effets de cette contagion.

Je vous l'ai dit, les choses les plus indifférentes en apparence, ont souvent les suites les plus importantes. La fréquentation des Modérés perd les Patriotes. Je crains moins la division entre les Républicains, que le rapprochement et l'union entre les Montagnards et les Feuillans. Oh, ma Patrie! déjà tu jouirois de la paix, la révolution seroit terminée, la terreur et l'effroi ne seroient plus à l'ordre du jour, si, dès le principe, on eût détenu les suspects, si la ligne de démarcation entre les amans zèlés et les différens sectateurs de la liberté eût été tracée dès l'aurore de la révolution sur l'horison politique, comme l'arc-en-ciel qui traverse en ligne directe le firmament. On a craint cette scission, cette guerre ouverte entre parens, amis, Citoyens d'une même Commune, Membres d'une même famille. On a mieux aimé une guerre sourde, une division d'opinions: on a craint les mesures sévères. Ces ménagemens ont enhardi quelques conspirateurs, et la Vendée est venue, le sang a coulé, la trahison a obtenu des succès, le Nord et le Sud ont vu livrer nos Places frontières. N'eût-il pas mieux valu d'abord être, selon l'expression de Marat, *cruels par calcul d'huma-*

nité ? Soyons-le donc aujourd'hui : profitons de nos fautes passées ; devenons révolutionnaires, si nous voulons la fin de la révolution. Que l'appitoyeur sur les détenus soit puni comme eux de détention ; qu'un Modéré soit exclus de la société des Patriotes ; que la distinction paroisse et ressorte, elle est indispensable. Tant que nous, Républicains fermes, nous serons confondus avec les tièdes, les froids, les foibles, les modérantistes, nous n'avons rien à espérer, et nous avons tout à craindre. La révolution peut durer encore trente années. Nous aurons à pleurer bien des victimes, des hommes révolutionnaires immolés, de généreux défenseurs de la Patrie enlevés à la fleur de leur âge par la faulx de la guerre ou le fer de l'aristocratie..... J'ai tort ! c'est nous, oui, nous-mêmes qui aurons guidé le poignard et le glaive, et nous serons, par notre foiblesse, les assassins des plus chers enfans de la Liberté.

Vos séances prouvent quelquefois que vous êtes trop peu forts encore contre vous-mêmes, trop soumis à l'influence des considérations et des ménagemens ; qu'il est aussi des hommes trop assujettis au calcul de l'égoïsme. Mais je l'ai dit, et je me plais à le répéter, la masse des Citoyens de Bordeaux est excellente, et Bordeaux sera bientôt une Commune

vraiment et dans la force du mot Montagnarde. C'est au Club national qu'il appartient d'achever de lui conquérir ce titre précieux. J'ai dû vous dire la vérité toute entière, et vous êtes trop Républicains pour ne pas l'entendre avec empressement. Vos intentions sont pures, mais vos caractères sont foibles. L'esprit public dans votre Commune, et je dirai dans presque toutes celles de la France, est comme un oiseau dans son nid, qu'un léger duvet couvre à peine, et qui n'attend que l'accroissement de ses aîles et de ses plumes pour tenter un vol hardi dans les airs, et s'élever à la hauteur des régions supérieures. Il dépend de vous de faire croître promptement vos aîles et de vous élever : la Montagne, qui paroît encore au-dessus de vous, vous attend et vous appelle; la Patrie, avide de vous y voir placés, vous tend une main maternelle. Ne vous arrêtez point en route, n'écoutez point les discours de celui qui, n'aguère, peut-être dédaignoit de vous parler, qui vous lançoit un souris protecteur, et qui maintenant a l'air de réclamer votre protection, qui vous méprisoit et qui vous caresse. Il étoit orgueilleux; soyez fiers, marchez droit à votre but; et, pour arriver, ne vous plaignez point de la difficulté des sentiers qui vous conduisent.

Je déclare qu'il faut, pour sauver la Patrie, bien différencier les Modérés et les Patriotes. Je déclare que la confusion des Sociétés modérantistes avec les Sociétés républicaines, seroit une calamité publique; car l'influence des détails de la vie particulière, des entretiens familliers, des liaisons habituelles, est pernicieuse et irrésistible. Je déclare que, jusqu'à la fin de la crise révolutionnaire, les bons Sans-Culotes doivent fuir les Modérés, les Muscadins et les foibles; qu'une Société populaire qui veut concourir au salut de la Liberté, doit bannir de son sein les hommes, même estimables, qui n'ont rien fait contre la révolution, qui ont monté leurs gardes, multiplié leurs offrandes, combattu même dans les armées de la République, mais dont le tempérament politique est, s'il m'est permis de le dire, goûteux et asthmatique, et ne leur laisse la possibilité ni de marcher au pas de charge, ni de respirer l'air montagnard, trop vif et trop fort pour eux. Je déclare que nous devons nous resserrer tous, les hommes énergiques les uns autour des autres, former la phalange Lacédémonienne. Mieux valent les trois cent Spartiates des Thermopiles, conduits par Léonidas, que l'armée immense des Perses.

Nous sommes dans un étroit défilé.

Quand nous aurons gagné la plaine, nous recevrons ceux qui pourront s'étendre avec nous dans nos rangs. Jusques-là, soyons serrés, et n'ayons que de vrais Spartiates.

Et vous, hommes atteints de la maladie du modérantisme, de cette léthargique foiblesse qui donneroit la mort à la Patrie, ne voyez point en nous vos ennemis; si pendant un temps nous vous fuyons, nous faisons bande à part, nous vous excluons, et de nos sociétés particulières, et de nos sociétés publiques, il le faut pour votre salut et le nôtre. Un jour sortira de l'avenir, où, si vous avez paru dignes de la Patrie, vous viendrez parmi nous. Alors les orages révolutionnaires seront passés, il faudra moins l'énergie d'une valeur éprouvée et bouillante que le calme tranquille d'une incorruptible vertu.

Nous étions sur un sol que souilloient l'esclavage et le crime; un bras de mer nous séparoit d'une isle heureuse qu'habitoient les Vertus et la Liberté. D'affreuses tempêtes menaçoient les hommes intrépides qui eussent osé traverser. Mais plutôt la mort que le régime sous lequel nous étions ensevelis! Nous avons monté sans crainte sur le vaisseau de la révolution, et, ballotés par les flots en furie, nous luttons encore pour les dompter. Si nous admettons sur le navire les hommes

lâches et foibles, ils diminueront notre force en augmentant notre nombre, et nous courrons le risque, ou de faire naufrage, ou de rendre la traversée plus longue et plus périlleuse. N'écoutons point une fausse pitié, laissons-les ; ils passeront après nous, quand la mer sera plus calme.

Citoyens, je m'arrête. J'ai voulu vous bien développer ma pensée sur les innombrables dangers du modérantisme, qui seul a fait triompher le parti fédéraliste. J'ai voulu vous montrer qu'il n'étoit point de grace dans ce moment pour la foiblesse et pour l'erreur. L'homme foible a besoin d'une longue éducation pour fortifier son physique et son moral ; il ne nous faut, pour la crise actuelle, que des individus sains et robustes. L'homme, sujet à s'égarer, est à craindre pour nous dans un moment où des pièges sont tendus partout à l'ignorance, à l'inexpérience et à la crédulité. (1)

Je n'ai fait que vous expliquer en grands détails la déclaration et délibération so-

---

(1) Ce principe, vrai en lui-même, doit être modifié dans son application. A Bordeaux, par exemple, il est tel homme qui fut égaré un instant, et dont le patriotisme n'est pas moins pur et solide. Comment le distinguer ? Il faut consulter sa vie privée, remonter aux premières années de la révolution, pour juger sa conduite et bien s'assurer de l'entière pureté de ses intentions, qui seule peut servir d'excuse à son erreur.

lemnelle que je vous ai fait adopter. En vous invitant à ne point la perdre de vue, puisqu'elle doit vous servir de boussole sur la mer orageuse où vogue encore le vaisseau de l'État ; puisqu'elle doit faire toucher au doigt et à l'œil du Peuple l'homme à fuir maintenant, le Modérantiste aussi dangereux que l'Aristocrate, et bien distinguer l'un et l'autre du Républicain pur; puisqu'elle doit offrir au Peuple les principes autour desquels la Liberté les rallie ; puisqu'elle doit enfin vous garantir de cette léthargie soporifique, de cette opinion du feuillantisme, qui est le premier degré vers la corruption, qui est la seule cause, dès longtemps préparée, du désarmement récent encore et de l'incarcération des Patriotes du Midi, et qui, chez vous, auroit à la longue les mêmes effets, je vous inviterai aussi à relire les derniers rapports de Saint-Just sur la mesure des arrestations, sur les conspirations récemment découvertes, sur la police générale de la République ; et ceux de Robespierre, sur notre politique intérieure et extérieure. Là, vous puiserez les leçons qui doivent vous conduire ; et quand vous en serez bien imbus, vous aurez un contre-poison sûr qui vous sauvera de la modération et de la foiblesse.

Je suis arrivé à l'objet important de

l'instruction publique, et c'est elle qui doit montrer la nécessité de l'énergie révolutionnaire, de la sévérité républicaine; vous appellez des secours étrangers et éloignés, tels que ceux des lumières qui brillent dans la Convention nationale, et qui (pour corriger ma première expression de secours étrangers) sont au contraire la véritable propriété du Peuple; vous appellez ces lumières pour vous instruire vous-mêmes. Les campagnes en réclament de vous pour s'instruire. C'est votre intérêt, votre desir, votre devoir. Trop long-temps les Habitans des ci-devant Villes, ont travaillé à égarer ceux qui travailloient à les nourrir; trop long-temps le vice et le mensonge, sortis de l'enceinte des Cités, ont corrompu de leur haleine infecte l'air pur des villages et des hameaux. Le bon Paysan, qui n'étoit pas courbé sur des livres souvent dangereux ou frivoles, mais qui, du lever de l'aurore à l'entrée de la nuit, se penchoit sur sa charrue pour fertiliser la terre et fournir aux besoins de ses semblables: le bon Paysan étoit simple, ignorant, crédule, facile. On a profité de ce qu'il étoit si rapproché de la nature, pour en faire quelquefois l'instrument des maux de la Société. Quand le fanatisme a voulu attiser la Vendée, des hommes en soutane ont parcouru les champs, ont

semé l'erreur pour recueillir le crime. Les Brigands se sont armés, et la superstition a compté dans la seconde année de la Raison et de la Liberté, ses Apôtres et ses Martys. A vous il appartient de travailler à guérir le mal, de faire briller la lumière où s'épaissit encore l'ignorance, de prouver cette vérité que j'ai répétée souvent, et que je confirme tous les jours: elle est la définition exacte du Peuple. Le Peuple est si bon, qu'il faut le calomnier pour en dire du mal, et que, pour le conduire au mal, il faut l'égarer. Dissipez l'égarement, instruisez le Peuple; il va toujours droit au bien dès qu'il est éclairé.

J'entendois, il y a peu de temps, un récit touchant qui m'étoit fait par un des Commissaires envoyés dans les campagnes pour la vérification des grains. Arrivé dans un village, il contemploit la verdure des bleds, cet espoir de la récolte prochaine; il admiroit l'éclat du soleil printannier qui féconde la terre; il souriroit à la nature renaissante, aux arbres en fleurs, à la joie de la campagne. Un bon vieillard se présente; le plaisir, comme la douleur, a besoin de s'épancher. Il s'adresse à lui: « quel est ton bonheur de voir naître ce bled qu'ont semé » tes mains? Tu as la vraie jouissance, » elle est dans le succès de tes utiles travaux. » Tu peux, lui dit le vieillard,

avoir ce bonheur que tu parois m'envier. Nous, habitans des campagnes, notre art est l'agriculture, et nous labourons, nous semons, nous récoltons, pour nourrir, non pas nous seulement, mais aussi les Habitans des Villes. Vous qui avez plus de lumières que nous, venez semer dans nos esprits l'instruction, le patriotisme; faites germer vos semences, vous aurez, comme nous, et des fleurs et des fruits; vous trouverez la récompense et le dédommagement de vos peines. Profitez de cette leçon utile du vieillard. Envoyez des Commissaires dans les campagnes qui répètent en langage vulgaire, et à la portée du campagnard, ce qu'ils ont lu ou entendu dans les Sociétés patriotiques. Rappellez les maux de l'ancien régime, les bienfaits du nouveau. Si vos Commissaires sont bien choisis, bons Patriotes, ils auront cette éloquence du cœur, douce et persuasive, qui vaut mieux que l'art frivole de peindre pour tromper, des sentimens apprêtés. Quand l'instruction aura bien rapproché par-tout les Habitans des campagnes de ceux des ci-devant Villes, plus de disette factice ni d'accaparement à craindre. Vous aurez tous, Habitans des Cités, le pain de froment qui vous est nécessaire pour vivre, si vous prodiguez à l'Habitant des campagnes le pain de l'instruction qui lui est indispensable

pour nourrir son patriotisme. J'aurois de longs développemens à donner encore à cette pensée, si je n'avois été déjà trop long, et s'il ne suffisoit de vous l'offrir pour qu'elle doive vous frapper. La solemnité des Fêtes décadaires, dans les compagnes comme dans cette Commune, ayant toujours un but civique et moral, tantôt de détruire un préjugé ou un vice, tantôt de consacrer un principe ou une vertu, vous offriront un moyen sûr de ramener à la vérité tous les Sans-Culotes égarés de bonne foi. Ceux de la Cité puiseront dans votre sein des leçons journalières ; je parle sur-tout ici de ceux des campagnes, beaucoup moins éclairés. Amenez-les tour-à-tour dans vos murs ; qu'ils s'associent à vos jeux ; qu'ils trouvent l'hospitalité sous vos foyers ; qu'ils voyent les instrumens de leur art honorés par vous ; qu'ils trouvent en vous des amis et des frères. Peu-à-peu ils vous aimeront ; le sentiment développera la réflexion, ils s'habitueront à penser comme vous, la contagion des principes républicains sera aussi facile dans la vie particulière que celle du penchant au modérantisme dont je vous ai longuement parlé. C'est peu de faire venir au milieu de vous les Habitans des campagnes ; envoyez-leur des Commissaires, fraternisez doublement avec eux, en les rece-

vant et allant les voir. Etablissez des sociétés populaires, expliquez-leur l'avantage des Loix nouvelles. Quel sublime emploi que celui d'instructeur de l'être bon et vertueux qui ne demande qu'à voir et connoître le bien pour le suivre ?

Je vais à cet égard vous proposer un projet d'Arrêté qui découle de ces principes. Mais souvenez-vous que c'est peu de délibérer, il faut agir ; et le triomphe de l'aristocratie, qui porte sans cesse un œil de crainte sur les Sociétés populaires, est de voir que souvent leurs délibérations les plus sages ne sont point suivies d'une exécution active. Il faut trouver un remède à ce mal dans l'Arrêté même. Avant de vous le soumettre, j'ai encore deux réflexions à vous offrir; elles me paroissent liées étroitement à mon sujet.

D'où naît le modérantisme et le peu de tenue de caractère des hommes même révolutionnaires et énergiques ? Je dois le dire, parce que j'en ai fait l'épreuve, de l'influence trop puissante que les femmes ont sur nous. Un sexe foible, doux, sensible, qu'effraye la vue du moindre mal, que l'approche de la douleur suffit pour faire souffrir, est peu propre à la vigueur du tempérament qu'une révolution exige. Parlez à une femme de sang à répandre, de guerre à soutenir, de périls à braver ; elle recule tremblante; elle

pleure ; ses larmes, trop puissantes, amolissent le courage, énervent la fermeté, identifient l'être le plus fort à sa timide foiblesse; et pour craindre quelques calamités légères qui pouvoient en éviter d'autres, on appelle sur la Patrie une suite incalculable de maux. Il est un mot vrai : la Liberté n'a pour lit que des matelats de cadavres, ou, comme on l'a dit encore, le sang est, à la honte des Nations, le lait de la Liberté naissante. Mais que le sang impur inonde seul notre territoire ; que le sang pur soit épargné; que les têtes coupables tombent sur l'échafaud; que les têtes innocentes soient à l'abri de la trahison et de la calomnie ; que la statue de la Loi, quelque temps couverte d'un voile, s'élève triomphante sur l'Autel de la Patrie, et que son glaive exterminateur frappe tout ce qui résiste à son empire ; la Loi, c'est le Peuple, c'est sa volonté toute puissante ; que les ennemis du Peuple disparoissent ; le néant les réclame, la Liberté vous appelle.

Citoyens, subissons donc l'inévitable destinée. Nous voulons être libres, sachons supporter les maux attachés à une crise révolutionnaire, pour obtenir le bonheur et les jouissances qu'elle nous assure. La Liberté ne cache point ses victimes, comme le despotisme qui les immole dans l'ombre! Voilà pourquoi elles

paroissent plus nombreuses. L'humanité réfléchie, bien entendue, veut un mal passager qui doit avoir pour résultat un bien durable. Que les femmes sachent réfléchir leur humanité, et ne s'abandonnent point à un premier penchant qui les trompe. Clémence est souvent barbarie; vouloir épargner un sang coupable, c'est faire couler le sang innocent.

Vous donc, Citoyennes; vous, Bordelaises, qui avez pris de si beaux engagemens, sachez vaincre votre foiblesse. Conservez cette douce sensibilité qui caractérise votre sexe, mais n'alterez point la mâle fermeté du nôtre. Enflammez plutôt notre courage, éveillez notre énergie; vous aussi, vous êtes responsables de ces murs, de ces côtes et de la propagation de l'esprit public. Faites que vos enfans, vos époux soient tous Républicains; et pour cela, soyez vraiment Républicaines. Pourquoi ne puis-je m'étendre encore sur les scènes touchantes dont cette Commune a été témoin, sur ces promesses sacrées qu'a reçu la Patrie, sur les heureux effets qui doivent en résulter! J'ai vu le patriotisme électrisé, les erreurs dissipées, les bienfaits des journées révolutionnaires reconnus et les calomnies qui les couvroient détruites. Bordelais, Bordelaises, soyez toujours de plus en plus les dignes enfans de la Ré-

publique, et redoublez d'efforts et d'activité pour la servir.

Une autre réflexion me presse et demande à s'échapper. Elle tient à la question des dangers du modérantisme que j'ai déjà discutée. On est parvenu, dans le Midi, à tromper le Peuple par un système de noires calomnies contre les vrais Patriotes, qu'a suivi bientôt un système de persécution non moins atroce et cruel. Avec le mot d'*ultra-révolutionnaire*, on a décrié le plus vertueux Montagnard; et, parce qu'un homme étoit plus mûr que les autres pour la Liberté, parce qu'il vouloit hâter son règne, il a été frappé du poignard, ou jetté dans l'horreur d'un cachot. J'ai connu des Citoyens d'un caractère âpre, impérieux, insociable; ils parloient souvent de sang; ils peignoient la révolution sous de noires couleurs, même en prenant sa défense; leurs cheveux se hérissoient à la vue d'un homme foible, parce qu'ils voyoient en lui tous les maux qu'entraîne son caractère. On a calomnié ces hommes; on a préféré l'aménité du modérantiste. Mais ces hommes sont utiles dans une crise révolutionnaire; mais ils méritent l'estime du Peuple, par cela seul que les ennemis du Peuple les redoutent. Mais la franchise d'un langage, cruel en apparence, cache souvent une ame humaine et sensible. Mais ce qu'on appelle

en eux l'ardeur de dominer, naît quelquefois de l'inflexibilité de leur caractère, tandis que l'intrigant, plus souple et plus adroit, est le vrai dominateur.

Je suis loin ici de prétendre justifier les scélérats qui séparent dans leurs actions la vertu de ce qu'ils appellent amour de la Patrie (1), qui outragent l'humanité dans l'exécution des mesures révolutionnaires, quand l'humanité doit toujours se concilier avec elles pour en tempérer la rigueur. Il est un véritable milieu entre le modérantisme et la barbarie : ne soyons ni modérés, ni barbares; soyons juste. La vertu doit être ferme; elle tient une marche sûre entre tous les écueils et tous les pièges. La liberté n'est point un monstre farouche ; c'est une vierge aimable et riante, entourée des graces ingénues, des charmes touchans que le bonheur et la vertu réunissent autour d'elle. Ceux qui la servent, doivent autant qu'il est en eux lui ressembler pour lui plaire. Au reste, occupez-vous très-peu des hommes ; ils sont des instrumens bons aujourd'hui, dont il faut se servir, mauvais demain, qu'il faut briser. Tant mieux pour ceux qui se conservent toujours bons.

(1) Il n'est point de solide amour de la Patrie, s'il n'a la vertu pour base.

J'ai voulu, par cette dernière réflexion, vous garantir de cette crédulité trop admissible à l'enthousiasme pour les Patriotes faux, habilement couverts du masque tricolore. Vous avez, dans votre délibération dernièrement adoptée, une idée que je crois juste, et des amis, et des ennemis de la Patrie, et des nuances qui les distinguent, et des principes qui ne doivent jamais s'effacer de vos cœurs.

Je n'ai voulu que vous offrir des réflexions qui paroissoient devoir présider à la réorganisation du Club national. Je vais vous proposer quelques articles qui tiennent aux principes que je vous ai développés :

Le Club national de Bordeaux, après avoir bien déterminé les différentes classes des hommes dangereux et suspects ; après avoir offert au Peuple les principes qui doivent le diriger dans la carrière de la révolution ;

Considérant qu'elle ne doit cesser de poursuivre le modérantisme, plus dangereux encore dans la crise actuelle que l'aristocratie ; qu'elle doit, pour le combattre et le détruire, s'occuper activement d'instruire le Peuple, de l'élever à l'énergie révolutionnaire et de surveiller ses ennemis ; de rendre la révolution aimable pour la faire aimer ; de mettre

l'instruction et la vertu à l'ordre du jour, et de réunir les leçons et les exemples:

Arrête ce qui suit:

ARTICLE PREMIER.

Le Comité d'instruction publique du Club national de Bordeaux, fera lire une fois par décade un des rapports du Comité de Salut public sur le gouvernement révolutionnaire, sur la mesure des arrestations, sur la politique intérieure et extérieure, et sur les conspirations récemment découvertes.

II.

Le même Comité choisira des Membres du Club national, pour aller, chaque décadi, dans les Communes des campagnes qui leur seront désignées, propager les principes de la liberté, former l'esprit public, et ces Membres feront, en Séance publique, le rapport de la mission qu'ils auront remplie, au plus tard le tridi de la décade suivante.

III.

Le Comité dénoncera ceux qui n'auroient pas satisfait à ce devoir, après avoir été nommés; et leur peine sera, pour la première fois, la censure; pour la seconde, l'exclusion de la Société.

IV.

Le Comité sera responsable de la négligence qu'il pourroit mettre à nommer les Commissaires, et il aura soin d'en envoyer, autant que possible, dans toutes les campagnes circonvoisines.

V.

Il sera ouvert un registre pour les adoptions civiques qui seront proclamées dans la Société, et un registre de souscription pour les mariages civiques : des époux, choisis pauvres, vertueux et Patriotes, seront unis dans les Fêtes décadaires, et dotés par la Société.

VI.

Le Comité d'instruction publique, en attendant le Décret de la Convention nationale sur les Fêtes décadaires, dressera dans, chaque décade, le plan de la Fête du décadi suivant.

VII.

Il en fera part, au moins l'avant-veille, à la Société, pour qu'elle puisse l'adopter ou y faire les changemens qu'elle croira convenables.

VIII.

Ces Fêtes devront toujours avoir un but moral et civique ; tantôt un mariage, tantôt une adoption, quelquefois l'inau-

guration des Bustes des amis du Peuple et des grands Hommes, ou celle d'un Temple ; quelquefois la plantation d'un arbre de la Liberté, ou une promenade militaire autour de l'arbre déjà planté : la brûlure des livres d'Église ou images sacerdotales et nobiliaires : les instrumens de l'agriculture y seront portés en triomphe ; les différentes vertus personnifiées.

IX.

Le Comité d'instruction publique invitera les Habitans des campagnes à ces Fêtes, et se concertera avec la Municipalité pour leur procurer des logemens chez les bons Républicains.

X.

Le Comité est invité à recueillir et proposer tout ce qui peut rendre ces Fêtes plus agréables et plus utiles, et concourir à l'amélioration de l'esprit public.

REYNAUD, *Vice-Président.*

DUFRESNE,
DEGRANGE,
MARGARON,
BILLET. } *Secrétaires.*

A. DESVERNEYS, *Archiviste.*

A BORDEAUX,
Chez MOREAU, Imprimeur, rue Guillaume-Tell, près le Département.